

14^{me} ANNÉE.

N° 383 B.

TOUS LES JEUDIS.

20 MARS 1941.

1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



ALICE
FAYE



SOUVENIRS

Presque simultanément trois faits viennent de se produire qui nous ramènent en arrière et nous font penser aux temps héroïques du cinéma: la mort de Jane Hading, celle d'Albert Lambert, et la commémoration du centenaire de Mounet-Sully. Ces trois grands artistes appartiennent au groupe de ceux qui franchirent les portes des studios de la région parisienne à une époque où le cinéma semblait encore être un jeu forain. Et ce sont précisément des tragédiens comme Mounet-Sully ou Albert Lambert qui, malgré les défauts d'interprétation qu'ils apportaient à l'écran par suite du manque de points de repère pour l'adaptation, firent comprendre, les premiers, que le cinéma pouvait devenir un Art.

Certes, la thèse d'*Œdipe Roi*, interprétée par Mounet-Sully, qui, à la Comédie-Française, était un des sommets de l'art dramatique, semblait « impossible » à l'écran, selon l'expression de G. Michel Colssac. Nul doute aussi que les créations d'Albert Lambert dans *Le baiser de Judas* ou dans *L'Assassinat du Duc de Guise*, ou bien encore celles de Jane Hading dans les films de Pathé vers 1911-1912 feraient rire aujourd'hui. Mais c'est peut-être pour cela que ces grands artistes ont droit à un souvenir ému, car ils ont contribué au lancement d'un Art qui ne pouvait plus les faire profiter personnellement.

Il est évidemment impossible, dans cette note, de récapituler tous les défauts et les qualités de ceux qui prirent part à une des pages les plus tourmentées de la naissance de l'art cinématographique. Bornons-nous donc à évoquer aujourd'hui le souvenir de ces trois illustres comédiens qui, quoi qu'on en dise, ont bien mérité du Cinéma. Nous reviendrons encore longuement sur la période héroïque d'avant l'autre guerre. La *Revue de l'Ecran* se doit de parler non seulement de ce qui est dans le cinéma, mais aussi de ce qui a été.

Charles FORD.

ESPOIRS.

JAN-JACK MECATTI

Il y avait une fois — mais n'est-ce pas plutôt de nos jours ? — un jeune homme qui rêvait de cinéma et il avait raison, le cher garçon, de penser à cet art qui enthousiasme les foules et qui, de plus en plus, conquiert l'élite. Jan-Jack Mécatti, car c'est lui le jeune homme en question, avait raison de ne pas désespérer. Et aujourd'hui, il vient de faire ses débuts, oh! des débuts modestes bien sûr, mais des débuts tout de même.



Je sais bien qu'il y a des gens qui vous diront que le jeune acteur n'a débuté au cinéma que pour la seule raison que c'est son père qui est devenu producteur, mais on connaît assez Abel Gance pour savoir qu'il n'aurait pas donné son assentiment si Jan-Jack Mécatti n'avait rien, comme on dit vulgairement, dans le ventre.

Et puis, il chante, il chante de sa voix bien timbrée, un-nouvel air plein de fougue et de jeunesse, de Raoul Meretti, *Rosetta*, qui demain sera peut-être célèbre.

C'est dans *La Vénus Aveugle* que Jan-Jack Mécatti a donc trouvé sa première chance, cette *Vénus Aveugle* que l'on attend avec impatience et qui sera certainement un film de grande classe.

Tout au cours de l'action, le jeune acteur joue le rôle d'un petit mousse qui porte un amour juvénile à Clarisse-Viviane Romance, à cette femme que tous les hommes désirent.

Ainsi donc, le petit jeune homme qui rêvait de cinéma, a eu sa chance. Il a eu raison d'avoir confiance et de patienter. Ceux qui ont pu voir certaines scènes du film de Gance trouvent que Jan-Jack Mécatti a l'étoffe d'un excellent acteur et d'un bon chanteur. D'ailleurs, nous venons d'apprendre qu'il a déjà été pressenti pour des rôles dans deux films nouveaux que l'on va tourner sur la Côte d'Azur. Il fera son chemin, n'en doutons pas...

F.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82

MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 125 frs., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
Suisse :
1 an : 100 frs., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Etranger U. P. :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.

Autres pays :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
Chèques Postaux : A. de MASINI.
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62

Jan-Jack Mécatti avec Marion Malville dans une scène de *La Vénus Aveugle* d'Abel Gance



DIALOGUE SANS TITRE

par

CHRISTIAN MEGRET

— Non monsieur ! Le cinéma ne doit pas emprunter ses thèmes à la littérature. Il a ses moyens d'expression particuliers; qu'il découvre tout seul ses sources d'inspiration ! Il ne s'en portera que mieux. Nous ne voulons pas, sur nos terres de ce braconnier !

C'est Clébule Redelpoux, l'esthète et feuilletoniste bien connu de quelques-uns, qui me tint récemment ce langage.

— Vous voilà bien agité, lui répondis-je. Auriez-vous lieu de vous plaindre du cinéma ?

— Nous sommes légion, nous autres auteurs, à qui le septième art, comme on dit, donne de légitimes sujets de mécontentement. Tenez, j'ai entendu un jour Somerset Maugham répondre à une petite dame qui chantait merveille de l'interprétation de Bette Davis dans *Servitude humaine* : « Je ne vais jamais voir les films tirés de mes œuvres ! »

— Je croyais pourtant que cette adaptation des livres à l'écran ne se fait pas sans le consentement des auteurs. Que ne refusent-ils ? Ils s'épargneraient ainsi le déplaisir de voir leur roman trahi, exploité, massacré !

— Cela n'est pas si simple, dit Clébule, avec quelque agacement. Mettez-vous à la place de l'auteur pressenti. Il ne sait quel parti prendre, il hésite, il est partagé entre sa conscience d'artiste et l'appât de droits qui sont généralement à considérer ! Et la Compagnie tentatrice insiste. Elle propose un metteur en scène de première classe, des artistes renommés. Elle agit le carnet de chèques au doux bruissement...

— Pour être homme de lettres on n'en est pas moins homme !

— Elle va même, cette compagnie, poursuivre Clébule, dont l'agitation croissait, jusqu'à concéder à l'auteur un droit de regard, de contrôle sur la production du film.

— Ce qui ne l'engage guère... Et puis, notre auteur accepte, encaisse, et enfin se lamente : C'est un affreux bâtard que vous me présentez, je ne veux pas le reconnaître !

— Exactement !

— Il y a bien le cas Pagnol : le même homme est auteur, producteur, metteur en scène. C'est une solution...

— Exceptionnelle, mon cher, tout à fait exceptionnelle...

respect pour l'esprit même de ce chef-d'œuvre...

— Je le reconnais.

— Ne croyez-vous donc point qu'il n'y a pas de règle, en occurrence ? Qu'il est des livres dont l'action, les caractères, le décor, forment les éléments d'un excellent scénario, tandis que d'autres se prêtent mal à la transposition sur l'écran, sans qu'il soit, d'ailleurs, aisé, de distinguer à priori les premiers des seconds. Presque tous les grands succès de librairie en Amérique, Hollywood s'en empare : *Autant en emporte le vent*, *La Mousson*... Mais si vous aviez la patience de lire en entier les « génériques » des films, vous constateriez que bien d'autres romans américains que nous ne connaissons pas, sont exploités par le cinéma. D'un médiocre roman, on peut faire un bon film... Vingt titres viennent à ma mémoire. Tout cela sans parler des auteurs qui, influencés par le cinéma, écrivent des « romans visuels », qui ne sont que descriptions, qui sont des films tout faits, ou presque. Sans parler de ces autres auteurs qui font un livre avec le propos délibéré de le voir porté au cinéma...

Et comme Clébule Redelpoux, esthète et feuilletoniste, faisait mine de regimber, je lui décochai cette flèche :

— Les larcins du cinéma, mais mon cher, ils ont d'illustres précédents ! Ce sont les peintres qui ont donné l'exemple ! Michel-Ange a pillé les Ecritures, Deacroix a emprunté à Dante, Daumier à Cervantès. Qui songe à se plaindre ? Tout cela est affaire de talent, de génie même quelquefois.

— Ce n'est pas pour mon saint seulement que je prêche, reprit Clébule. Songez encore aux morts...

— Les morts, les pauvres morts...

— Ne vous moquez pas. N'avez-vous jamais frémi à ce spectacle : l'homme de cinéma qui se jette sur un chef-d'œuvre sans défense, tombé dans le domaine public...

— Au ruisseau pour ainsi dire...

— C'est *Don Quichotte*, c'est *Madame Bovary*, qui sont ainsi arraisonnés, mis en conserve, réduits en pellicule ! Joli résultat. Flaubert et Cervantès ont dû, dans le tombeau, connaître des nuits sombres... Victimes des chasseurs de titres du cinéma... Quelle humiliation !

— Les films tirés de ces œuvres furent médiocres. Le pavillon ne couvre pas toujours la marchandise.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Mais j'oppose *Anna Karénine*, *Les Hauts de Hurle-Vent*...

— *Anna Karénine* ? Succès de Garbo, et non pas de Tolstoï. *Les Hauts de Hurle-Vent* me gêne davantage. Emily Brontë n'a pas à se plaindre du film, je l'avoue.

— Rouben Mamoulian eut le plus grand

Cary Grant et Carole Lombard dans *L'Autre*.



VOIR EN PAGE 9

NOTRE RUBRIQUE DU

CINÉ-CLUB

LA REVUE DE L'ECRAN raconte...

LE MAITRE DE POSTE

UN FILM DE GUSTAV UCICKY

Dans la solitude de la steppe russe, se trouve un petit relai de poste. Un traineau, dans lequel se prélassent deux jeunes officiers, s'arrête devant la maison. L'un d'eux, Mitja, salue le vieux maître de poste. Mitja connaît toute l'histoire du vieux fonctionnaire qui s'occupe des voyageurs avec un empressement touchant. Autour de lui, la jolie fille du maître de poste, Dounia, avait aimé Mitja de toute son âme. Mais Dounia est morte. De là-haut, elle veille sur son vieux père. Ah oui, Dounia était une charmante créature, jolie comme un ange et bonne comme une fée. Et le vieil homme parle gentiment, heureux de revivre en pensée les moments passés avec sa fille. En fin de compte, la vie avait été bonne pour elle. Elle s'est mariée à Saint-Petersbourg, avec un officier distingué; lui, le vieux maître de poste, avait même assisté au mariage. Et quelle fête ! Malheureusement, peu de temps après, le bon Dieu l'avait appelée à lui, et maintenant, à la porte du Paradis, elle attendait patiemment l'arrivée de son vieux papa.

Voilà comment le vieux connaissait l'histoire de sa fille. Mais Mitja, lui, en sait bien davantage, et, tout en continuant son voyage à travers la steppe, il raconte à son ami, l'histoire de la belle Dounia qu'il a tant aimée, mais dont le sort devait se terminer de façon tragique.

On pouvait à peine s'imaginer, disait Mitja, quelque chose de plus charmant que cette Dounia. Comment donc s'étonner qu'elle eût envie de fuir cette triste solitude. Et ce fut là, pour elle, le commencement de la fin. Minskij, un bel officier, avait remarqué Dounia; immédiatement, son cœur s'était enflammé. Il avait réussi à persuader la jeune fille de l'accompagner à Saint-Petersbourg, naturellement, dans la seule intention de l'épouser.

Mais, sitôt dans la capitale, il ne fut plus question de mariage, car Dounia avait complètement perdu le droit chemin, et la simple fille du

maître de poste ne tarda pas à devenir une grande coquette. Bientôt, le bruit de ses exploits pénétra jusque dans la solitude de son père. Par hasard, le vieux surprit une conversation, au cours de laquelle un voyageur racontait que Dounia était devenue une courtisane. Le pauvre père en était frappé au cœur. Il s'était jeté sur le bavard. Malgré tout, le doute subsistait dans son cœur, et il partit pour la capitale.

Entre-temps, Dounia avait fait la connaissance du jeune Mitja, et son amour pour lui l'avait complètement transformée. Elle avait tout à fait changé sa manière de vivre, et était devenue courtisane. Mais lorsqu'elle apprend l'arrivée de son père, elle court, dans son angoisse, chez Minskij, et c'est là que le vieux fonctionnaire retrouve sa fille. Minskij sait fort bien s'arranger pour détourner l'orage. Il prétend se trouver à veil-

le de son mariage avec Dounia et dit au vieux qu'il arrive précisément à temps pour assister à la fête.

Et la farce est mise en scène. On fête un mariage qui n'en est pas un. Cependant le vieux maître de poste est dans le ravissement : sa fille a gagné le gros lot ! Lui seul, parmi tous les invités, ignore que tout ce qu'il voit n'est que mensonge. Par hasard Mitja arrive; il est furieux et accuse Dounia de l'avoir ignoblement trompé. Dounia, le cœur brisé, joue son rôle jusqu'au bout.

Enfin, elle accompagne son père à la gare, et celui-ci, plein de bonheur, repart vers la solitude. Mais Dounia a été frappée en plein cœur. Tout ce qu'il y a de sacré pour une femme a été sali et traîné dans la boue. Elle met fin à sa vie, désirant prouver ainsi à Mitja qu'elle l'a beaucoup et sincèrement aimé, mais qu'il est trop tard pour songer au bonheur.



La fine et sensible Hilde Krahl (Dounia) et le puissant acteur Heinrich George (Le Maître de Poste) dans une scène du film de Gustav Ucicky.

TRAMEL

veut
échapper au Bouif



Dans une scène de Crainquebille

par
Léo SAUVAGE

Vous connaissez le jeu des étiquettes au cinéma ? Un acteur débute dans un rôle un peu particulier, très gai ou très sombre, très sévère ou très fou, il débute et le public s'emballe. Le voilà classé à jamais, rangé, numéroté, étiqueté.

— J'ai là un scénario épatant... Un médecin qui tombe amoureux d'une cliente et qui...

— Blanchar a lu le scénario, le rôle lui plairait.

— Vous êtes fou ! Ils finissent par se marier ! Attendez ! J'ai une idée. Bravo pour Blanchar ! On va modifier le scénario ! Le médecin faillira à son honneur professionnel à cause de sa cliente, la cliente s'y méprend et épouse un autre, et Blanchar devient fou ou se suicide ou les deux à la fois. Ça colle ! Ecrivez, téléphonez, télégraphiez.

Pierre Blanchar est l'exemple-type de l'artiste victime — victime à ses propres yeux, sinon à ceux du public ! — de son emploi. Son extraordinaire création de *Crime et Châtiment* l'a condamné à jouer toute sa vie les Rascolnikoff. Et pourtant, Pierre Blanchar n'a jamais été si heureux — et c'est lui-même qui m'en a fait l'aveu dans sa loge du Théâtre de l'Œuvre, Pierre Blanchar n'a jamais été si heureux que quand, dans *Nous ne sommes pas mariés*, il a pu jouer un rôle comique, laisser tomber ses pans de chemise par-dessus les pantalons, narguer un frère noble qui lui tenait des discours de sagesse et batifoler sans arrière-pensée de meurtre, de suicide ou d'autres tourments psychique, avec une jolie fille comme Assia. C'était un vrai défoulement...

Tramel est un autre exemple-type du même cas, mais en sens inverse. Il n'était pas

grand'chose, en 1921, quand La Fouchardière lui offrit le rôle du Bouif, à l'Eldorado, boulevard de Strasbourg. Il avait chanté et joué des revues un peu partout, y compris à Marseille, à l'Alcazar et aux Variétés, mais il n'avait encore fait que cela. Son triomphe dans *Le Bouif* — il allait le jouer trois années consécutives — le porta jusqu'aux nues. Il a failli bien des fois le regretter depuis. Car son nom devint insépa-

composé qui ne soit une réplique plus ou moins renouvelée du *Bouif*.

— Tramel un contrebandier ? Tramel un industriel antipathique ? Tramel un aristocrate décaqué, un escroc, un paysan humble et bon ? Vous voulez rire ! Justement, j'ai un rôle épatant pour lui, quelque chose qui lui va comme un gant, tout à fait le Bouif...

Et cela dura longtemps. Vous scouvenez-vous des innombrables épisodes qui marquèrent la vie cinématographique du Bouif ? *La Fille du Bouif*, *Le Bouif errant*, *Le Crime du Bouif*, tous les Bouif possibles, sauf celui qui aurait vraiment donné satisfaction à Tramel c'est-à-dire celui qui se serait intitulé « La Fin du Bouif ». Il attendra 15 ans ce moment-là, Tramel.

Je pense que Tramel doit avoir une reconnaissance particulière pour Albert Valentin, qui lui a permis d'échapper au Bouif. Tous les collègues de l'ancien assistant de René Clair ont certainement levé les bras au ciel le jour où, pour camper, dans *l'Entraîneuse*, le vilain bonhomme à double face qui anéantira tout espoir de bonheur pour Michèle Morgan, il fit appel à Tramel. Ils ont dû s'incliner depuis, car Tramel joua une très grande partie dans *l'Entraîneuse*, et il la gagna si totalement, cette partie, que tous ceux qui manient au cinéma les fameuses « étiquettes » durent s'avouer que Tramel était un grand bonhomme, capable d'être plus que l'homme d'un seul rôle.

(Suite page 9).



... dans l'Entraîneuse

nable de celui du Bouif, disparut presque complètement derrière lui, et le comédien complexe et nuancé que Tramel sentait se révéler en lui souffrait de plus en plus de ne pouvoir rien incarner, rien imaginer, rien

...avec Pauley dans Mon député et sa femme.





DÉSIRÉ HASARD, CINÉASTE

Dans cette brasserie où se rencontrent les gens du cinéma, je n'avais jamais pu rencontrer le secret majordome, ordonnateur des fructueux conciliabules. Chacun en parle familièrement, l'appelant par son nom, avec néanmoins une pointe de respect et même de crainte. On fait mine de le bien connaître, c'est du bluff, mais ce milieu en a une certaine habitude. Lui, manie les gens avec une telle discrétion qu'il paraît user de télé-commande.

On se console de le voir si peu en le nommant à tout bout de champ: « C'est par Hasard, disait cet ébouriffé metteur en scène, que j'ai rencontré mon commanditaire, par Hasard que j'ai découvert ma vedette... » A tel discours, nous sourions doucement, nous qui l'avons vu, des semaines durant, se morfondre devant ses consommations que personne ne venait payer, implorant ce Hasard de bien vouloir jeter sur lui un regard miséricordieux; mais Désiré Hasard a ses têtes et ses jours. Il laissa se morfondre le malheureux durant sept fois sept jours avant de lui amener le Commanditaire et, ironiste jusqu'au bout, lui ménagea une dernière blague: le commanditaire oublia par Hasard son portefeuille et le metteur en scène dut, une fois encore, régler ses soupes — il s'est bien rattrapé depuis. C'est du reste par Hasard que nous avons appris cette histoire et bien d'autres encore.

Désiré est le plus jeune des fils Hasard, son cadet travaille aux courses, ses deux aînés s'occupent l'un de politique, l'autre, un peu bâtarde, de banque. Le père a tout fait, mais surtout des affaires matrimoniales, ce qui, du reste, est un apanage familial. Le grand-père, déjà, fit rencontrer Joséphine et Napoléon. Napoléon ne sut jamais reconnaître ce service et fut d'une noire ingratitude, refusant au vieil Hasard le droit de se mêler des choses importantes; il voulut se passer de lui pour son second mariage, ce qui, entre parenthèses, ne lui porta pas chance.

Tout ceci, je le tiens de Désiré, garçon légèrement dépravé et un peu tricheur. C'est ainsi, par exemple, qu'il s'installera sous une

pendule, à une heure fixe, pour faire se rencontrer les gens, ce qui n'est pas dans la belle tradition des Hasard. Je l'ai vu, également, amener au studio sous les pieds — si l'on peut dire — d'un producteur, des aspirantes vedettes; on reconnaît que ce n'est pas très franc jeu; ses aïeux avaient autre allure lorsqu'ils mettaient sur la même route Œdipe et son papa à seule fin de ne pas désavouer les augures.

Il réussit pourtant très bien dans la vie, peut-être justement parce qu'il triche; il est parmi les êtres les plus influents du cinéma. « Il a le bras long » dit, en se taillant la barbe, M. Francen, et c'est vrai. Rencontrant donc Désiré Hasard, j'en ai profité pour lui poser quelques questions:

— Nos lecteurs, qui ont tant entendu parler de vous, seraient heureux de connaître vos débuts au cinéma.

Il eut un petit sourire un peu gêné:

— Par Hasard !... Ne riez pas: par Hasard père. Mon père, Bienaimé Hasard, celui qui avait une agence matrimoniale, m'emmena un jour au studio, où il devait terminer une affaire; il me laissa dans le magasin des accessoires; je hélai l'accessoiriste et lui mis dans les mains les objets les plus hétéroclites. Le metteur en scène n'y prit pas garde et son drame historique assez banal devint une bande comique si décapante qu'il fut sacré grand bonhomme sur le champ. A dater de ce jour, il m'attacha à son service...

— Et vous y êtes encore !

— Pas si bête ! Je travaille à mon compte, maintenant. Je me suis lancé d'abord dans le film policier, j'étais spécialiste des fins sensationnelles; j'ai tâté du film psychologique, mais je suis surtout imprésario; je vends aussi aux vedettes et techniciens un peu de talent et quelques bribes de génie. Par ailleurs, la technique m'intéresse: j'ai mis au point un procédé de flou artistique et je suis l'inventeur de la surimpression; c'est moi aussi qui dispose les escaliers sous les pieds de Cécile Sorel. D'ailleurs vous allez pouvoir juger par vous-même, je vous emmène au studio; il y a là-

A PROPOS DE MOZART ET DES "PETITS RIENS"

GEORGES AURIC AU CINÉMA

par

JACQUES FELINE

Nous suivons chacun, inexorablement, notre destinée. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer autour de nous, de recevoir certaines confidences; nous pourrions alors constater qu'un événement imprévu est venu, soudain, soit empêcher la réalisation d'un projet, ou modifier le cours d'une carrière; apporter une profonde perturbation dans la vie familiale, ou donner une nouvelle orientation à la marche d'une affaire commerciale ou industrielle; soit enfin, bouleverser le cœur humain dans la manifestation de ses amours. Cet événement imprévu est quelquefois

tragique, mais il est le plus souvent d'apparence anodine, parfois burlesque. Ce sont ces « petits riens » qui bouleversent le cours de notre existence et nous entraînent au delà de tout ce que nous aurions pu prévoir.

Dans ce film précisément, il nous est présenté successivement quelques cas où ces petits riens provoquent des évolutions inattendues.

La partition musicale de ce film a été confiée à Georges Auric. Il est, parmi les modernes, l'un des compositeurs les mieux qualifiés pour trouver un tel sujet. Ces *Petits Riens* que l'exquis Mozart avait traités, en ce qu'ils ont d'ingénu, de puéril et de gracieux, par une musique où la grâce le dispute au charme, Auric apporte à leur commentaire sa personnalité marquante: car, comment ne point reconnaître, en écoutant la musique de ce film, l'auteur de *Printemps*, œuvre vive et claire sous une simplicité voulue, de *l'imromptu en sol majeur* où la vigueur et la légèreté s'opposent si heureusement; de *Chantons jeunes filles*, ces chansons pleines d'entrain et de fraîcheur à la gloire du bonheur, du travail et de l'amour; même de la *sonate en sol majeur*, dont nous retrouvons la puissance d'accords évocateurs, et aussi que de certains thèmes qui, par la douceur qui émane d'eux, rappelle quelques-unes de ses mélodies pour pipeaux, ces instruments campagnards qu'il sut remettre à l'honneur avec Darius Milhaud, Francis Poulenc, Martelli et le regretté R. Ferroud.



Voici, dans une scène des *Petits Riens*, Suzy Prim et Simone Berriau, qui fut l'inspiratrice du scénario composé par Yves Mirande.

bas une adorable aspirante vedette, et comme vous êtes gentil avec moi, je vous ménagerai une rencontre, quoique je ne me mêle plus guère de ces histoires-là.

Tout guilleret, je m'apprêtais à le suivre sans me méfier. Hélas ! Désiré Hasard est un incorrigible plaisantin. Je me suis heurté à la porte à un Monsieur très en cèle, mon rédacteur en chef:

— Ah ! vous voilà Plasma ! Il y a trois jours que je vous cherche ! Nous attendons votre article, l'imprimeur s'arrache les che-

veux, le patron s'est alité ! Sans cet excellent Hasard le numéro n'aurait pu paraître !

Il était si rouge, si congestionné que par prudence, je le suivis jusqu'à la salle de rédaction où il m'enferma à double tour. C'est pour cela, que j'ai écrit cet article; maintenant qu'il est terminé, j'espère que Désiré Hasard va me ramener mon rédacteur en chef afin qu'il me délivre.

Infortunée carrière, que celle de journaliste !

Félix PLASMA.



Fernandel tel qu'il nous apparaît dans *Les Petits Riens*



Pierre Blanchar joue Le Pêcheur d'Ombres.

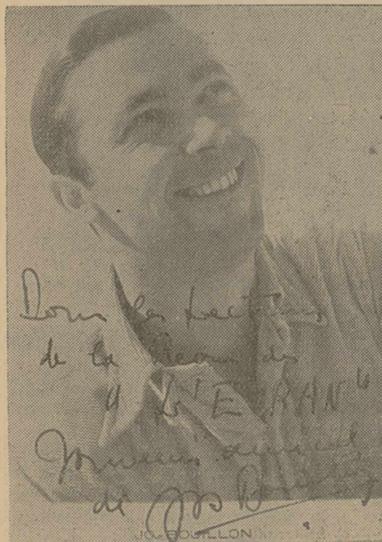
Jean Sarment est indéniablement un poète. Mais, non moins certainement, ce poète ne puise dans la poésie et ne nous donne de la poésie que ce qu'elle a de tourmenté, de trouble, de macabre, d'anormal, et dans ce domaine, on peut même dire, comme on le disait de Baudelaire, qu'il a du génie. Reste à savoir si ce génie nous apparaît comme acceptable, s'il ne nous écrase pas du haut de ses problèmes « extra-lucides », et si nous ne trouvons pas préférable, en toute conscience, d'aller respirer un bon coup ailleurs. Dans le même ordre d'idées, Dubout est sans doute aussi grand que Jean Effel. Mais combien Jean Effel nous emballa et nous emporta mieux et davantage !

Il fallait être Jean Sarment, il fallait avoir écrit au moins *Sur les Marches du Palais* pour concevoir un sujet aussi étrange — aussi prenant également, il est vrai — que celui de *Pêcheur d'Ombres*. Un homme devient fou parce qu'il a trop aimé une femme qui le repoussait durement et hautainement. Mais voilà que cette femme, à la demande de la mère, revient auprès du malade pour essayer de le guérir par sa présence. Et voilà encore qu'elle devient amoureuse à son tour, et que cet amour qui naît en elle pour l'être qu'elle a repoussé jadis et qui a tellement souffert pour elle la rend douce, tendre, humble même. L'homme guérit, ou presque. Car si tout ce passait bien, le sujet n'aurait pas tenté Sarment. L'homme guérit assez pour reconnaître la femme, assez pour se souvenir de son passé. Et l'un détruit l'autre : la femme qui l'aime maintenant ne peut être celle qu'il a aimée jadis, car cette autre était hautaine et dure. Et plus la femme s'affolera dans son amour, plus l'homme s'enfoncera dans sa folie que ponctuera finalement le suicide obligatoire.

Sembler, mais inspirée, l'histoire est admirablement conduite. Une erreur simplement dans la construction dramatique de la pièce, erreur qui attribue à un tiers — le frère jaloux, en l'occurrence — le déclenchement du mécanisme de la folie finale, au lieu de laisser le fou trouver ce déclenche-

ment en lui-même. N'empêche que, si on respire mal, on ne peut se retenir d'admirer. Et ceci d'autant plus que Pierre Blanchar — retrouvant ses rôles hallucinants auxquels le *Nous ne sommes pas mariés*, de Michel Duran l'avait fait échapper pendant quelques mois —, que Pierre Blanchar fait une création du personnage de l'homme, qui est digne en tous points de ses meilleures interprétations. Marcelle Praise est excellente, mais Madeleine Robinson ne semble pas très à l'aise dans un personnage entre deux « feux » qui freine trop son tempérament. Jean Worms joue dignement, mais avec cette dignité raide et compassée qui ne plaît qu'aux admirateurs de Victor Francen.

... Et un peu de Jazz avec Jo Bouillon.



Si Marseille, après un ralentissement fort heureux des fameuses revues « maison », a été gâtée au point de vue théâtre, elle n'a pas été moins privilégiée au point de vue musique : concerts classiques d'une part,

mais aussi jazz et swing. Car après Philippe Brun, Ray Ventura, etc., voilà Jo Bouillon et son orchestre.

Evidemment, les amateurs de vrai swing regretteront que Jo Bouillon, comme ses prédécesseurs, ait mixé son programme en y ajoutant pas mal d'eau sucrée, qu'il ait cru devoir à son public d'y ajouter chanteur et rengaines. Mais ces amateurs de swing se rattraperont avec « Tiger Rag » et quelques autres classiques du jazz, et tout le monde sans exception s'amusera à des sketches bien montés et bien réglés tels que cette pittoresque et amusante farandole de fantômes, qui représente vraiment cinq bonnes minutes de vraie gaieté musicale.

Et maintenant — avis à Guy Rinaldo et à son Swing-Club —, à quand la soirée de swing pur, de rythmes sans retenue, à quand notre soirée de jazz sans concession ?

Léo SAUVAGE.

Chez les Compagnons de la Basoche.

Voulant maintenir la tradition estudiantine qui, depuis les temps les plus anciens fut toujours très « théâtrale », Léo Sauvage a créé ses *Compagnons de la Basoche* qui viennent de donner leur premier spectacle.

Il faut le louer de n'avoir craint aucune difficulté et d'en avoir même accumulé en mettant sur les épaules de tout jeunes interprètes, riches de leur grande bonne volonté et de leur inexpérience, une charge aussi lourde que deux farces du moyen âge : le classique *Cuivier* et une autre, moins connue, *Maître Mimin, étudiant*.

Sauvage a su, crânement, présenter son spectacle en toute simplicité, avec toutes ses gaucheries et ses maladresses, sans vouloir jouer au « vrai théâtre », ni au laboratoire d'avant-garde. Cela donne à tout cela un caractère plaisant qui, par le jeu même des réactions se place nettement au-dessus des habituelles manifestations d'amateurs.

O'Brady, infidèle pour une fois à ses marionnettes a réglé les danses sur des thèmes intéressants d'Ariane Mouren. Cet apport,

ainsi que tout le commentaire musical vient fort heureusement étoffer cette mise en scène. H. Rey a fait les costumes et son apport est l'élément le plus complet de l'ensemble, interprétant adroitement la mode historique ; jolis de formes et de couleurs, ils dessinent par eux-mêmes les personnages.

Quant à l'esprit de la chose, car c'est l'esprit qui compte surtout là-dedans, il est tel qu'on aime à l'imaginer : Peu d'étudiants, pas du tout peut-être, mais tous ceux de l'équipe en ont l'âge et l'enthousiasme, tous se défendent, que ce soit sur scène ou en vendant des programmes dans la salle, avec une belle ardeur.

C'est sympathique et le cadre agréable de la *Revue de l'Écran* ne pouvait mieux tomber pour inaugurer sa scène.



NOTRE PROCHAINE RÉUNION

Nous ne vous donnerons pas cette semaine la description illustrée de notre local tout neuf : abondance des matières, comme disent les classiques de la Presse ! Nous nous en excusons.

Disons seulement, avec une modestie quelque peu entamée par les appréciations entendues lors de notre séance inaugurale, et des représentations des *Compagnons de la Basoche*, que la salle est claire et gaie, que la scène est d'heureuse disposition et fort bien aménagée, que les bureaux intimes se prêtent très bien aux amicales discussions, en un mot, que l'ensemble ne pourra guère décevoir que ceux qui s'attendaient à nous voir réédifier le Capitole au 1^{er} étage du 45, Rue Sainte.

Nous allons établir à ce local des permanences régulières plus fréquentes, au cours desquelles vous pourrez rapidement prendre contact, vous tenir au courant des manifestations futures, courir la chance de rencontrer inopinément quelqu'artiste de passage, émettre une suggestion, payer vos quotités, etc. Nous vous dirons, la semaine prochaine quel sont exactement les jours et heures choisis.



Une scène de *L'Autre*, avec Cary Grant et Carole Lombard

Le samedi après-midi ou soir, suivant les cas, restera le jour principal de nos manifestations « intérieures » (ce qui ne veut pas dire — attention ! — que nous recevrons obligatoirement tous les samedis). Et pour commencer, nous vous invitons à assister à la soirée qui aura lieu

Samedi 22 Mars, à 21 heures

et qui aura pour thème : « Les voix du Cinéma » ou pour être plus précis, « le doublage ».

C'est là un sujet passionnant, non seulement par sa technique peu connue de la plupart d'entre nous, et qui vous sera exposée dans ses grandes lignes, mais surtout à cause des rapprochements, des remarques, des discussions qu'il provoque et de la masse d'anecdotes que possèdent sur le doublage ceux qui en sont les spécialistes.

Car nous vous présenterons ce samedi quelques artistes et techniciens parmi les plus qualifiés pour vous parler doublage. Si le visage des uns, et parfois leur nom sera pour vous une révélation, vous retrouverez avec surprise quelques noms connus de l'écran, qui pratiquèrent ou pratiquent encore l'art délicat et parfois si décrié du doublage.

Nous aimerions vous voir nombreux à cette séance, puisque vous êtes déjà nombreux inscrits, puis nous avons créé ce club à votre demande, et puisque nous mettrons au point, ce soir-là, les réunions futures. Un club vit moins du nombre de ses cotisants que de l'assiduité de ses membres. Nous comptons donc sur vous, et sur ceux de vos amis qui adhéreront dans l'intervalle, samedi à 21 heures, local du Ciné-Club, 45, rue Sainte.

TRAMEL veut échapper au Bouif

(Suite de la page 5.)

On l'a vu depuis en plus d'une occasion. Dans *l'Héritier de Mondésir*, il fut le curé, et l'on n'a pas oublié combien cette création, dans un film qui, naturellement laissait la porte ouverte à plus d'une critique, était forte, simple et sobre. Au théâtre, au début de la guerre, Denys Amiel lui faisait jouer, à l'Odéon, le principal rôle d'une pièce à thèse qui s'appelait « 1939 ». La pièce entendait montrer, dans sa première partie, ce qu'était la vie dans un quelconque hameau français à la veille de la guerre, vie humble et laborieuse, mais combien reconfortante... Le texte n'était pas de la meilleure plume de Denys Amiel, la structure dramatique était décevante et conventionnelle. Mais il y avait Tramel, un Tramel qu'on regardait de tous ses yeux et écoutait de toutes ses oreilles, parce que chacun de ses gestes, parce que chacune de ses intonations achevait le portrait vrai et direct du brave, bon et droit paysan de France.

Tramel, désormais, a échappé à son étiquette. On va le voir, sous un jour chaque fois différent, dans *Un Chapeau de paille d'Italie*, dans *Les Petits Riens*, dans *Médor*. Tramel ne sera plus le Bouif, mais le Bouif sera une des grandes créations de Tramel dans une vie artistique riche en créations.

Léo SAUVAGE.



Lettres transmises. — Nous avons fait le nécessaire pour transmettre les lettres de Jacques B., B. R. à Perpignan, Hervé G., Ginette M.

Lettres à transmettre. — Nous répétons encore une fois que nous pouvons transmettre les lettres pour les artistes américains à condition que l'on nous fasse parvenir ces lettres affranchies à 2 fr. 50 pour départ normal et à 12 fr. 50 pour envoi par avion.

M. L., à Carnoux. — Jean Murat va bientôt tourner à Nice. Envoyez-nous une lettre pour lui, nous ferons suivre.

A. C., à Castres. — Raymond Segard se trouve à Paris et tourne en ce moment *La Dernière des Dix*, de Georges Lacombe.

Michel G., à Brive. — Les studios des frères Glaume se trouvent à Villefranche-sur-Mer.

Jean G., à Carcassonne. — Meg Lemonnier est en zone libre. Elle vient de créer *Printemps Manqué* à Monte-Carlo. Mariée à Maurice Goddet. Vous pouvez écrire. *Ciné-Miroir* ne paraît plus. Pour *Ciné-Jeunesse*, adressez-vous à l'Hôtel du Parc.

J. Ch., à Cannes. — Le premier numéro de notre série destinée au public a paru le jeudi 17 octobre 1940.

Michèle de F. — Nous ne connaissons pas du tout la cantatrice dont vous parlez, mais si vous croyez obtenir des renseignements par Josseline Gaël, écrivez-lui, nous ferons suivre.

Petite Marseillaise. — Pas de pseudonymes, s.v.p. ! Mais non, écrivez à la machine, cela facilite la lecture. Et voici maintenant pour la joie de votre cœur : 1° Son nom se termine en T et non en D, ce qui ruine votre hypothèse géographique. C'est véritablement son nom de famille. 2° Quant à la première supposition, pour la seconde : on cela commence-t-elle et où cela se termine-t-elle ?

Robert G., à Montpellier. — René Dary fait actuellement une tournée en Afrique du Nord. On n'a encore rien annoncé pour ses projets cinématographiques. Gabriel Farguette a joué dans *Ceux de Demain*, avec Constant Rémy, dans *La Fille de la Madelon*.

Fidèle lectrice à Nice. — Si vous ne donnez pas votre nom — que nous ne publierons du reste pas — vous nous ferez des ennuis et nous ne pourrons plus vous répondre. Vous pouvez avoir confiance en nous, mais en précisant bien des points. Ainsi que nous l'avons cent fois répété : on devient comédienne, c'est un métier, non star, c'est un hasard, une sorte de tirage entre les comédiennes.

Bien plus que vos yeux, vos cheveux, votre taille ce qui nous intéresse c'est le « quelque chose », si vous permet de travailler sérieusement. Ceci posé, envoyez votre photo, dites-nous ce que vous avez joué — si vous avez joué — et envoyez-nous une critique d'un film et surtout d'une interprète qui joue des rôles semblables à ceux que vous aimeriez faire. Nous soumettrons tout cela à un important metteur en scène qui a bien voulu se consacrer pour nous à aider les vraies vocations. Selon ce qu'il dira, nous verrons ce que nous pourrions faire. Mais attention, pas d'illusions, nous serons peut-être très décourageants et si ce n'est pas le cas, il ne s'agit ni d'un concours, ni d'une promesse de vous « faire faire du cinéma ». Simple-ment nous vous aiderons à apprendre un métier et à vous y défendre. De toute façon ce sera très dur.

R. N., à Toulon; J. L., à Alger. — La réponse faite à notre fidèle lectrice de Nice vous concerne en tous points.

R. G., à Marseille. — S'il s'agit de « faire du cinéma » prenez pour vous la réponse faite à notre fidèle lectrice de Nice. S'il s'agit de questions techniques venez nous voir, de préférence à la permanence du Club, au local, 45, rue Sainte, puisque vous êtes à Marseille (voyez rubrique spéciale du Club.)

A. L., à Thiers. — Votre lettre est sympathique, car vous semblez comprendre que ce métier est difficile et qu'il faut d'abord l'apprendre. Consultez les réponses que nous faisons à ce sujet, elles vous concernent également. Je crains que l'Ecole dont vous parlez ne soit trop vaste pour que son enseignement vous assure quelques atouts dans la carrière d'acteur.

Dans notre numéro du 12 décembre, nous avons cité une coupure de presse qui résume l'effort de *Ciné-Jeunesse*. Ce projet est des plus intéressants mais c'est à l'œuvre qu'il fera ses preuves.

André P., à Aix. — Croyez que de toute façon on vous fait une réponse de politesse : on ne signe pas ainsi des contrats, c'est déjà bien beau d'avoir sa chance en faisant une petite chose, sans contrat. Mais puisque c'est si sérieux, comprenez qu'il faut apprendre avant de pratiquer. Envoyez-nous ce que nous demandons à notre lectrice de Nice qui est dans le même cas que vous et si un jour vous êtes à Marseille, venez nous voir, de préférence à la permanence du Club, 45, rue Sainte.

Janine D., à Alger. — Ne vous faites pas trop d'illusions ; c'est très bien d'adorer la danse, cela ne suffit pas pour faire du cinéma ; envoyez-nous aussi une photo et une critique d'un film — un film avec une actrice — danseuse, par exemple. — Donnez-nous des détails sur ce que vous connaissez du métier de cinéma, ensuite nous pourrions vous répondre sur des points plus précis.

Envoyez-nous vos lettres, nous les transmettrons.

(Suite page 12.)



NOUVELLES DE PARTOUT

— Au cours d'un récent référendum organisé en Amérique pour connaître les dix artistes les plus populaires des Etats-Unis, on a obtenu les résultats suivants : Robert Taylor, Sonja Henie, Spencer Tracy, Ann Sheridan, Rosalind Russell, James Stewart, Greta Garbo, Deanna Durbin, Charles Boyer, Carole Lombard et Shirley Temple.

— Les Italiens viennent de produire un grand film historique intitulé *Caravaggio*. Le scénario est de Salvo d'Angelo, la réalisation de Goffredo Alessandrini. La presse romaine compare l'acteur Amedeo Mazzi qui joue le rôle principal à Charles Laughton et Jean Gabin.

— Willy Forst vient de présenter un film à grand spectacle *Opérette*, dans lequel Paul Hörbiger incarne le personnage de Girardi ; Leo Slezak ; Suppé ; Curd Jurgens ; Millocker ; Edmond

Schellhammer ; Johann Strauss et Willy Forst ; Franz Jauner. La jolie Trude Marlen joue le rôle de Antonia Link.

— Otto Gebühr vient de jouer le rôle de Frédéric II dans un film historique *Le Grand Roi*, aux côtés de Gustav Frohlich et Kristina Soderbaum. C'est pour la sixième fois que l'acteur Otto Gebühr incarne à l'écran le personnage du « Vieux Fritz ». Il le joua pour la première fois en 1919 dans *La Danseuse Barberina*, ensuite en 1921 dans un film resté célèbre *Fredericus Rex*. En 1926, ce fut *Le Vieux Fritz*, en 1930 *Le Concert de Sans-Souci*, en 1932 *La Danseuse de Sans-Souci* et enfin, en 1941, *Le Grand Roi*, réalisé par Veit Harlan.

— On annonce d'Hollywood que la popularité de Katharine Hepburn est entièrement revenue avec son nouveau film *The Philadelphia Story*, dans lequel James

Stewart, Cary Grant, John Halliday et John Howard sont ses partenaires.

— Wolfgang Liebeneiner vient de réaliser une grande production historique *Bismarck*, avec Paul Hartmann dans le rôle du Chancelier de Fer, Lil Dagover, Friedrich Kayssler et Maria Koppenhofer jouent les autres rôles principaux.



Siegfried Breuer et Hilde Krahl dans *Le Maître de Poste* dont nous racontons l'histoire dans ce numéro.

SUR LA COTE D'AZUR

— C'est en avril qu'Yvan Noé va réaliser à Nice son film *Les Routes de Demain*. Voici les artistes qui feront partie de la distribution : Charles Vanel, Jean Mirat, Georges Lannes, Gérard Landry, Jean Daurand, Madeleine Sologne, Janine Darcey et Pierrette Caillot.

— On va bientôt créer à Nice une nouvelle pièce d'Albert Sablon : « 1940 ». L'auteur interprétera un des principaux rôles.

— C'est sans doute sous la supervision de Paul Bringuier que Jean Tarride mettra en scène *Yousouf de Saint-Quentin*, avec Georges Lannes, Gérard Landry, Jean Daurand et votre serviteur dans les rôles principaux.

— Jean Mercanton vient d'être engagé pour jouer dans *Histoire de Nire* que Marcel L'Herbier va réaliser d'après la pièce d'Armand Salacrou. Le rôle qu'il a créé au Théâtre des Ambassadeurs à Paris.

— Aquistapace jouera *Le Chandellier* aux côtés de Suzy Prim et Georges Lannes. Après cette réalisation, Jean Delannoy réalisera un autre court métrage *Giboulées* avec Pierre Brasseur, Madeleine Sologne et Aquistapace.

— On vient de confirmer que c'est après la réalisation de *L'Assassinat du Père Noël* que Christian-Jaques s'attaquera au film sur Hector Berlioz *La Symphonie Fantastique* dont on a déjà parlé.

CHUKRY-BEY.

— Faites surveiller vos Locaux (Sines, Villas, Magasins, et assurez-vous contre le Vol.

CONSORTIUM MEDITERRANEE DE SURVEILLANCE et de GARANTIE 11, Rue Stanislas Torrents, Marseille. — Tél. : D. 75-44. Agence à Aix-en-Provence.

— Pierre Collard est le producteur du film intitulé *Il était un foie* que tourne en ce moment Michel Dulud aux studios de la Victorine. Jean Heuzé, Gérard Lecomte, Paul Masque, Jean Mercure, Gisèle Parry, etc., en sont les interprètes principaux.

— *Sept Jours* affirme que Charles Trenet vient d'annoncer ses fiançailles avec Corinne Luchaire. Publicité, quand tu nous tiens !

— Tino Rossi va bientôt jouer le rôle principal du film tiré d'un conte de Pierre Galante. Le scénario est de Jacques Prévert, la réalisation sera assurée par Pierre Billon. Titre du film : *Le Soleil a toujours raison*.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapisserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

DIABETE
GUERISON ASSUREE
par les Cachets CABAGNO
Prix : 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

POUR UN CINÉMA " PUR "

Il n'est partout question que de réformes du cinéma, corporatives, financières, morales, etc. L'occasion nous est donc donnée d'orienter le cinéma dans une voie nouvelle, après une réforme, une création plutôt proprement artistique.

Le cinéma reste à faire en tant qu'art du mouvement — car telle est son exacte définition. En tant qu'art dynamique, le cinéma possède un domaine à peine explicité : les mouvements humains simples, la marche, la course, la respiration, le battement des paupières ou des lèvres, ce que nous appellerons les poses plastiques animées, les mouvements du travail, les mains qui façonnent ou commandent un outil, les épaules qui poussent, les doigts qui tissent, les bras qui pétrissent, les mouvements de toutes les formes du monde, la marche des êtres, des objets ou des paysages, vue d'un mobile emporté par la

vérité, la mécanique rapide des outils et des machines — tout cela constitue un monde dynamique que l'œil de la caméra compose comme une danse — mouvements naturels qu'elle recrée — et dont elle fait une poésie dynamique nouvelle, une danse élémentaire : la cinématographie.

Or, le cinéma, tel qu'on le fait, n'est qu'un moyen d'expression dramatique agité : à la faveur de décors et de personnages rapides il raconte des histoires.

Même dans les meilleurs Chaplin ou Sennett, les meilleurs westerns, le choix des images, le choix des mouvements est subordonné à leur valeur narrative, anecdotique ; le mouvement n'est qu'un procédé, un cadre reconnu souvent superflu.

Il faut créer la cinématographie intégrale, donner au mouvement contenu

dans chaque image — non pas un geste, un jeu de scène, une mimique — au sens théâtral — mais le mouvement élevé à une valeur de symbole symphonique : arc bandé, chute d'un arbre, une rue qui pivote autour du taxi qui passe, il faut lui donner sa dignité de signe d'une poésie nouvelle.

Comment ? En libérant certains films de toute préoccupation narrative, étroitement narrative, en donnant au sujet la généralité d'un argument : mythe, débat émotionnel ; ce film ne serait plus une histoire d'amour, mais une suite symphonique de mouvements, ce film serait au film tel qu'on le fait aujourd'hui, ce qu'un ballet est au théâtre. Il faut créer un opéra, un poème symphonique, une symphonie cinématographique.

Maurice PECK.

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignon, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38 26
Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

RÉFLEXIONS SUR LE FILM SUISSE

En Suisse, la discussion sur la production des films d'une valeur artistique est très poussée depuis quelque temps. C'est à cette discussion que le présent article veut être une petite contribution. Dans un article de *La Revue de l'Écran*, nous avons cherché à exposer les directives artistiques du film suisse en partant de la mentalité suisse. Nous avons caractérisé la Suisse comme le pays du juste milieu ; nous avons montré, comment tout : le caractère politique, social, humain est déterminé par cet esprit spécifiquement « moyen », comme tout ce qui est extrême est étranger, comme on aime la mesure, la tranquillité, l'équilibre.

Maintenant, nous voulons essayer de pénétrer encore un peu plus profondément dans la méthode de réaliser artistiquement ces qualités vitales. Il y a deux possibilités générales de rendre vivant l'esprit d'un peuple dans une œuvre d'art. L'une de ces possibilités est celle où la nationalité n'est que le cadre naturel de l'action, l'autre est celle où la nationalité elle-même devient le problème.

Dans cet article-là, nous avons examiné seulement le premier cas : « Le film ne peut être parfait que s'il reflète l'âme de son peuple ». Là l'esprit suisse n'est que le ca-

dre, le milieu, l'atmosphère. C'est dans ce genre que se rangent les films suisses tournés jusqu'à présent.

L'autre genre est donc celui où ce cadre devient problème, où le problème suisse lui-même devient sujet. Aujourd'hui où chaque nation, chaque tradition, chaque manière de vivre doit refléter ses propres principes, une telle manifestation serait en tout cas d'actualité.

Le film *Die Missbrauchten Liebesbriefe*, qui est jusqu'à maintenant la meilleure création du cinéma suisse donne un exemple caractéristique. C'est là, le climat suisse, le climat du Seldwyla de Gottfried Keller est rendu à merveille, et c'est dans cette atmosphère que se déroule une histoire idyllique, loin de toute actualité moderne. Nous sommes heureux, le Suisse se réjouit d'y retrouver sa propre âme, peut-être il se sent, même renforcé dans sa conscience nationale — mais il n'est pas obligé de devenir activement conscient de ses propres problèmes; il jouit du bonheur de son existence équilibrée, « moyenne », — il n'est pas forcé de sentir que chaque bonheur est problématique. Un cas semblable est le *Wachtmeister Studer*, où

nous admirons Heinrich Gretler comme prototype de l'homme suisse : c'est le Suisse, son idéal et sa réalité en même temps. Mais : une conscience (individuelle et nationale) est approfondie et intensifiée non pas seulement par une élévation idéale, mais par le contraste avec les dangers immanents de la propre existence.

Il y a surtout deux dangers du caractère spécifiquement « moyen » du Suisse : le danger de tomber malgré tout dans des extrêmes, et le danger (plus menaçant) de confondre « moyen » et « médiocre ». Ce danger double pourrait fournir au film des sujets excellents.

Il est entendu qu'avec ces réflexions nous ne disons rien contre les films qui ont été tournés jusqu'à présent en Suisse. Au contraire : la nationalité comme cadre naturel a autant d'importance que la nationalité comme problème. Nous avons accentué cette deuxième forme, parce qu'elle n'a pas encore trouvé sa réalisation dans le film suisse, et parce qu'elle est la plus grande actualité de nos jours où chaque peuple est forcé de soutenir la grande épreuve de son existence.

W. S.

AVEC NOS LECTEURS (suite)

Jean à Clermont-Ferrand. — L'emploi de figurant est excellent pour crever de faim. Il n'y a pas actuellement en France une production suffisamment importante pour que cela puisse réellement représenter un métier. Un jeune homme de 19 ans qui a son baccalauréat peut faire bien des métiers dans le cinéma, à commencer par celui d'acteur, d'assistant metteur en scène, d'opérateur, jusqu'à celui de machiniste en passant par le décorateur, l'ingénieur du son, etc., étant bien entendu que pour l'un quelconque de ces métiers il devra commencer par faire un sérieux apprentissage. Dites-nous donc quels sont vos goûts, nous pourrions vous aider un peu mieux.

EPILATION

par Electro Coagulation
Rapide — Définitive
M^{me} C^o RIO 14, Rue Clapier N.03.36
Nip. du Dr Peytoureau

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

FRED Mc MURRAY →



Les GALERIES BARBÈS

ont meublé

LE FOYER
du
CINÉ - CLUB

"Les Amis de la Revue de l'Écran"

ARTISTES !

REALISATEURS !

TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

TIMBRES-POSTE achetez collections vieilles lettres, au comptant. Paye très haut prix. Rostan, 6, quai Neuve, Marseille.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est

MISTRAL

Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MABIN
Impr. MISTRAL - CAVAILLON